

UNE BAGUE

Mme de Pompadour

On vient d'apporter au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, une bague ornée d'une pierre gravée, et le conservateur a reconnu dans l'insigne le fameux Triomphe de Fontenoy, dit en gravure Jacques Guay et légué par Mme de Pompadour au Cabinet du Roi.

Mais cette intaille avec plusieurs autres œuvres de Le Guay disparut après la mort de Mme de Pompadour, volée sans doute. Depuis lors on n'en avait plus eu nouvelle. On ne la connaissait que par des descriptions. Par quelles mains s'est-elle passée? Tout ce que l'on sait, c'est qu'elle vient de Pologne.

Quoi qu'il en soit, le Triomphe de Fontenoy est une des meilleures œuvres de Le Guay, et l'une des premières qu'il exécuta pour la marquise de Pompadour.

Cette dernière, artiste elle-même et maniant assez bien le pinceau et le burin, avait, dès 1745, résolu de s'adonner à la gravure sur pierres fines. Elle choisit Jacques Guay pour maître, l'emmena à Versailles, où elle l'installa dans ses appartements et, non contente de prendre des leçons de lui, lui fit exécuter une série de gravures représentant les principaux faits du règne de Louis XV.

Dès les premiers moments, dit Letarq dans la notice qu'il consacre à Jacques Guay, Mme de Pompadour lui fit traduire sur la pierre fine les premiers succès de Louis XV. Guay grava le Triomphe de Fontenoy d'après une médaille et sur le dessin de Bouchardon. Le biseau de la pierre fine porte la date de cette victoire: 11 mai 1745. La pierre donnée par la marquise au Cabinet du Roi ne figure pas dans la collection de la Bibliothèque et l'on ignore ce qu'elle est devenue.

Voici la description du Triomphe de Fontenoy, empruntée à un ouvrage du dix-huitième siècle, intitulé:

"Suite d'estampes, gravées par Mme de Pompadour, d'après les pierres gravées de Guay, graveur du Roi"

On lit dans deux ovales simultanément le contour extérieur de l'intaille:

Grandeur Cor de la pierre na line

Triomphe de Fontenoy Vieu del POMPADOUR, sculp.

Note autographe de Guay: Au bas: TRIOMPHE DE FONTENOY

Cette glorieuse époque de Louis XV est gravée en creux d'après la Médaille de Du Roisin de M. Bouchardon. L'année de cette Victoire est gravée sur le Biseau qui fait le tour au dessus de la Pierre.

M. la marquise de Pompadour a donné la dite au Cabinet du Roi.

Texte manuscrit: Le monarque conquérant et pacificateur, la tête couronnée de lauriers est debout dans un quadrigé à la manière des anciens triomphateurs, il tient de la main droite M. le Dauphin qui ayant en part aux dangers de cette journée devait naturellement être associé aux honneurs dont jouit son Auguste Père. La Victoire vole au-dessus du char, tenant d'une main une palme et de l'autre une couronne de lauriers qu'elle pose sur la tête du Monarque. M. Vien a réduit ie

dessin de cette composition simple, noble et digne du sujet qu'elle traite, d'après une cornaline de moyenne grandeur.

Une rature au crayon indique que l'on a voulu corriger le mot "réduit". En effet le dessin de Vien est au contraire, beaucoup plus grand que l'original.

DEPECHE

Telegraphiques

TRANSMISES A L'ETIQUETTE

Jusqu'à la dernière heure.

SERVICE DE LA

PRESSE ASSOCIEE

Service Spécial

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE.

Nouvelles Etrangères.

La Revue

LONGCHAMPS.

Paris, France, 14 juillet. Une foule énorme s'était rendue à Longchamps dès les premières heures du matin pour assister à la revue. De grandes précautions étaient prises pour le maintien de l'ordre.

M. Deschamps, président, et les fonctionnaires de la Chambre des Députés ont été accueillis aux cris de «Vive la République, «Vive l'armée».

Il y a eu quelques cris séditieux qui ont conduit à des arrestations au carrefour de la Cascade.

Le président Loubet a quitté le palais de l'Élysée à deux heures 30 de l'après-midi dans une voiture attelée de quatre chevaux.

Il était accompagné du général marquis de Gallifet, ministre de la guerre, et du général Baillaud. Dans la deuxième voiture se trouvaient M. Waldeck-Rousseau,

président du conseil, et des ministres.



M. LOUBET, Président de la République Française. Sur tout le trajet du palais au champ de courses le Président a été accueilli par les cris de «Vive Loubet», «Vive la République». A son arrivée à Longchamps ces cris ont redoublé.



Le général de GALLIFET, Ministre de la Guerre. Après avoir reçu les félicitations des fonctionnaires le Président s'est tourné vers la foule et l'a saluée plusieurs fois.



Le général Kermartin a remis le commandement des troupes au général Brugère, gouverneur militaire de Paris, et la revue a commencé.



Le général BRUGERE, Gouverneur militaire de Paris. Le général Brugère a parcouru

au galop le front des troupes; puis a eu lieu la distribution des décorations. Alors le général s'est placé en face de la tribune présidentielle et les troupes ont défilé.

Au passage chaque régiment inclinait son drapeau; le Président se levait et saluait. Chaque fois il a été accueilli par des acclamations pour l'armée.

Soudainement, un tonnerre d'applaudissements a éclaté parmi la foule immense, et le major Marchand, l'explorateur africain monté sur un superbe cheval noir et entouré de soldats soudanais qui l'ont accompagné dans son exploration, est arrivé et a salué le Président.

Quand M. Loubet s'est levé, les applaudissements ont redoublé et ont continué jusqu'au moment où le petit groupe de soldats d'Afrique a disparu dans la distance.



Le commandant MARCHAND. La revue s'est terminée à trois heures 30. A quatre heures 25 le président Loubet rentra au palais de l'Élysée, au milieu des applaudissements de la foule.

Nouvelles Américaines

La protection des Américains en Chine.

New York, 14 juillet.—On lit dans une dépêche de Washington: Bien que le Président ne veuille pas prendre de mesures spéciales pour protéger les intérêts américains en Chine, il est probable qu'il se joindra à la Grande-Bretagne, pour forcer le gouvernement de Pékin à accorder des concessions extraordinaires aux citoyens anglais et américains.

Un haut fonctionnaire a dit, à propos de la mission de M. W. H. Parsons, à Washington, qu'il pensait que l'administration n'avait pas l'idée de s'enrayer dans ce but avec la Grande-Bretagne, ou tout autre gouvernement, pour soutenir les intérêts de ses nationaux. Sans doute, le Président doit désirer de protéger les américains dans ces parages, et M. Parsons a dû recevoir des instructions à cet effet.

L'administration a toujours eu pour politique de ne faire aucune démarche spéciale en ce qui concerne la Chine. Il est donc probable que M. Parsons ne recevra aucune protection de Washington, ni dans la question des chemins de fer, ni dans les autres entreprises possibles dans l'avenir.

L'amiral Dewey en voyage.

New York, 14 juillet.—Une dépêche de Port Said au Herald, annonce que le croiseur Olympia est arrivé ici, à 5 heures de l'après-midi. L'amiral paraissait très bien. Il a été obligé de refuser l'invitation qui lui avait été faite par le ministre Strauss, à Constantinople, de passer quelque temps avec lui, sur le Bosphore. Il est anxieux de partir pour Trieste, sur l'Olympia, où il séjournera quelques jours, pour changer d'air, puis, de là, se rendre en Amérique.

PIANOS STEINWAY, KNABE, SHONINGER, HEHLIN, BEHR, WALDORF, SINGER, SOHNER, FISCHER. MEILLEURES FABRIQUES, PRIX LES PLUS BAS, CONDITIONS LES PLUS FACILES. GRUNEWALD. 715 RUE DU CANAL.

Séance de Cabinet à Washington

Washington, 14 juillet.—La séance de cabinet tenue aujourd'hui à Washington a été courte et sans importance. L'attorney général Griggs et le secrétaire Wilson étaient absents.

L'état général des affaires portales dans les îles de Cuba et de Porto-Rico a été discuté. Le directeur général des postes Smith a annoncé qu'un plan de réorganisation du service dans ces îles est préparé. Il a pour but de permettre le rappel des Américains attachés à ce service et de permettre l'emploi de natifs. M. Smith estime que les recettes du service des postes dans ces deux îles suffiront largement aux dépenses.

Dépêche de l'amiral Dewey.

Washington, 14 juillet.—Le secrétaire Long reçoit de l'amiral Dewey la dépêche suivante:

Secrétaire de la marine, à Washington. Olympia volontairement en quarantaine. Amis-tôt charbon embarqué, partira pour Trieste, pour pratique et récupération des officiers et des hommes. DEWEY.

Attendu qu'il garde le silence à cet égard on suppose qu'aucun changement ne s'est opéré dans l'état de santé de l'amiral Dewey et de ses hommes, qui était bon à leur départ de Hong Kong. On dit au département de la marine que le mot «pratique» dans la dépêche de l'amiral signifie simplement qu'il se rend à Trieste pour obtenir une patente nette de santé qui lui permettra de continuer son voyage dans la Méditerranée sans les délais causés par les autorités sanitaires aux divers points où il s'arrêtera.

Riche héritage.

Springfield, Missouri, 14 juillet.—D'après une lettre reçue par le chef de la police Bishop, Robert M. E. Cooper est héritier d'un demi-million de dollars en mines à Cripple Creek et en terrains dans le Texas laissés par le capitaine Cregg, mort récemment à Cripple Creek. Cooper a autrefois publié un journal à Springfield, et il a pris une part importante à la politique dans l'état du Missouri. S'étant ruiné, il est parti, et il vit depuis plusieurs années à St-Louis. Autrement, dans le Texas, il avait sauvé la vie à Cregg.

HERR ROSE CHEZ LE PRESIDENT.

Washington, 14 juillet.—Herr Rose, ancien consul général d'Allemagne à Saragosse, a présenté aujourd'hui ses respects au Président, en compagnie du secrétaire Hay.

Herr Rose est arrivé récemment de Saragosse. Il retourne en Allemagne. Il dit que les rapports relatifs à une prétendue tension de relations entre les Allemands, d'un côté, et les Américains et les Anglais, de l'autre, ont été beaucoup exagérés. Mais tout vestige de froissement a disparu, dit-il, à l'arrivée des commissaires des trois puissances.

Les arrangements qu'ils ont faits, ajoute-t-il, promettent d'être entièrement satisfaisants.

Succès de l'Emprunt Mexicain.

New York, 14 juillet.—Aux bureaux de la compagnie J. P. Morgan, on dit que l'émission de bons mexicains sont souscrits et que l'on ne peut plus faire droit à certaines demandes. Il s'agit des \$25,000,000 réservés pour les Etats-Unis et la Hollande. Les livres ne seront fermés que samedi.

Les cars urbains de Detroit.

Detroit, Michigan, 14 juillet.—Le prix des places à trois cents a été affiché aujourd'hui à l'avant de tous les cars urbains de Detroit.

Cette mesure soudaine a été prise à la suite d'une conférence entre le gouverneur Pingree et Tom L. Watson, pour donner à la population une idée de ce qu'elle obtiendra si le prix actuel de vente de toutes les lignes de Detroit à la Detroit Municipal railroad Company est mis à exécution.

Le chemin de fer de Canton à Han Chow.

Washington, 14 juillet.—Le secrétaire Hay a reçu ce matin M. W. Barclay Parsons, l'ingénieur représentant les concessionnaires américains contrôlant le chemin de fer projeté de Canton à Han Chow.

M. Parsons a expliqué longuement au secrétaire les obstacles rencontrés par sa compagnie pour obtenir les concessions. Le gouvernement chinois envoie apparemment les actionnaires, et derrière le gouvernement, le pousse à opposer des obstacles, se trouvent des influences étrangères essayant d'obtenir les concessions pour leur compte.

Le secrétaire Hay a promis de soumettre la question au Président. La première mesure à prendre est d'obtenir du ministre des Etats-Unis à Pékin, M. Conger, un exposé exact des faits. Le gouvernement chinois a déjà été jeté dans la confusion par les réclamations rivales de la Russie et de l'Angleterre dans le nord de la Chine, et le conflit actuel dans le sud promet d'être aussi difficile à arranger.

Homicide par mégarde.

Camden, Ark. 14 juillet.—Geo. Floyd est venu à Camden, pour se rendre au sheriff. La nuit dernière, vers 2 h. il entendit du bruit dans son jardin; il prit son revolver et tira dans la direction de l'homme qu'il apercevait. Le lendemain, il s'aperçut qu'il avait tué un blanc, un ingénieur attaché à une scierie, la même où il se trouvait, au moment du fatal coup de pistolet. Le fait s'est passé à 12 milles de Camden. On ignore le nom de l'ingénieur. Floyd est sous les verroux, en attendant le verdict du jury du coroner.

Mort du brigadier général Russell Farnham Lord.

New York, 14 juillet.—On annonce la mort du brigadier général Russell Farnham Lord, dont la femme est la femme de l'ex-président Harrison. Il est mort en cette ville, à l'âge de 61 ans. Le défunt avait été fait brigadier-

Grand complot contre les Américains à Manille.

San Francisco, 14 juillet.—Les officiers du 2e régiment de l'Orégon, tout en étant très réservés dans leurs déclarations admettent que la situation des troupes à Manille est déplorable, depuis le commencement des hostilités.

On a saisi au passage une lettre envoyée à un émigré d'Arginaldo, lettre qui étant découverte à temps, a probablement sauvé l'armée d'un terrible désastre, peut-être même d'une complète annihilation. La lettre a été transmise au général Otis; elle contient les détails d'un complot qui avait pour but d'ouvrir les portes de Manille, de mettre la ville à sac, d'assassiner tous les gardiens et de faire entrer l'armée ennemie dans la ville par surprise.

Les troupes des Etats-Unis étaient sous les armes, nuit et jour; mais la tentative a échoué, grâce à la capture de la lettre. Le complot consistait à incendier une partie de la ville.

Rapport sur les blessés.

Washington, 14 juillet.—Le département de la guerre a reçu du général Otis la liste suivante des blessés: 17e d'infanterie, à San Fernando, le 30 juin, compagnie X, caporal Christian Jensen, au bras. 4 juillet, compagnie E, Geo W. King, à la jambe, blessure grave. 1er lieutenant Ira Reeves, blessures à la main, à la joue, au pied. 4e cavalerie, compagnie G, Frank Bouchard, à la main; Ed Reeves, au pied, peu de gravité; compagnie G, Santa Cruz.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Un pot-pourri sur les principaux motifs de Guillaume Tell: l'enlèvement de Fra Diavolo, d'Auber: une ravissante composition de Kabinstein, et un pot-pourri sur les principaux airs de Cavalleria Rusticana, tels sont les principaux morceaux exécutés par l'orchestre Brooke. Ajoutez-y les exercices si attrayants des Soeurs Costello, les promesses du chien savant Frix, le hôte compagnon de Cookley et Husted, et vous aurez une idée assez juste de la soirée d'hier au Parc Athlétique.

WEST END.

Foule, comme presque toujours, au West End. La lune dont le croissant brillait au firmament invitait la population à sortir de la ville. Les trois Panzer, avec leurs exercices, les exécutions de Edith Grakke, la danseuse de caractère, et le Vitragraphe se sont partagés les bravos, avec l'orchestre Perkins et le nouveau chemin de fer. Il faut s'attendre pour ce soir, 14 juillet, à un programme patriotique.

Feuilleton

L'Abîme de la N. O.

Mortel Outrage.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY.

TROISIÈME PARTIE.

LE SECRET DE MARIE-ROSE

L'HÉRITAGE DU VIEUX BAGON.

—Mon enfant, dit Cécilia, ne traites pas d'invraisemblable l'histoire que vous allez entendre,

car toutes les preuves vous en seront données; mais, avant tout, pardonnez à une vieille femme d'offenser vos oreilles chastes avec des détails qui feront rougir votre front et qui vont amener à vos yeux des larmes de honte. J'ai eu, mon enfant, comme vous l'aurez vous-même, une vie droite et rigide et je n'ai jamais compris les irréparables fautes pareilles à celle dont je vais vous faire le récit. Je sais ce que je dois à votre jeunesse et à votre douleur. Et si je n'avais pas été mère et si mon fils, mon Pierre, ne résumait point pour moi tout ce qui existe, si son bonheur ne m'était pas cher au-dessus de tout, ce secret serait mort avec moi... et personne, jamais, n'en eût connu le premier soupçon. Je vous crois, madame. Pointant il me semble que votre affection maternelle vous égare et vous fait oublier que vous n'avez pas le droit de m'imposer à moi, innocente des fautes dont vous parlez, le supplice et l'honneur d'appartenir à un homme que je hais. Cécilia ne répondit rien. En dehors de son fils, rien n'existait pour elle. Et d'une voix basse, mais ferme, elle commença: —Jadis, il y a vingt ans, mademoiselle, deux amis, deux frères vivaient l'un auprès de l'autre depuis leur enfance, et l'un des deux, pauvre et presque va-

gabond, avait été recueilli, élevé, instruit, enrichi par la famille de l'autre. Le premier de ces deux hommes, le riche, s'appelait Michel Duplessy; l'autre, le misérable, s'appelait Frédéric Labarthe. Michel se maria, épousa une jeune fille pauvre, Henriette Barmon. Et dans une absence prolongée qu'il fit, une année à peine après ce mariage, l'amour, le frère, le compagnon d'enfance, Frédéric Labarthe, enfin, sut inspirer à Henriette un amour coupable. Il faut que je dise le mot, mademoiselle, et que votre pudeur me pardonne. Henriette oubliée ses devoirs et Frédéric devint son amant. —Vous mentez! Vous mentez! fit Marie-Rose sourdement. —Non, je ne mens pas. Attendez les preuves... et n'interrompez pas cette triste aventure. De ces relations naquit un enfant, une fille, alors que Michel était au loin et n'avait aucun soupçon. L'enfant fut envoyée en grand secret dans un asile d'Autueil. La jeune femme mourut, frappée par un éclat d'obus, le soir de la bataille de Coulmiers. Et les deux frères, un instant séparés, recommencèrent leur vie commune. C'est alors que Michel, s'apercevant de la tristesse de Frédéric, finit par découvrir l'enfant de l'asile d'Autueil, et se doutant du lien qui l'unissait à son ami, sans deviner l'adultère, l'amena près

d'eux pour qu'elle fût à tous deux leur fille, preuve sublime de tendresse fraternelle. Frédéric dit accepter. Il ne pouvait refuser sans avouer son crime d'amour. Cécilia s'arrêta et prit la main glacée de la jeune fille: —Cette enfant, vous l'avez deviné, c'était vous, mademoiselle. Elle était dans une main tremblante convulsivement les doigts de Marie-Rose. —Vous tremblez... C'est que vous comprenez, n'est-ce pas toute l'horreur d'un pareil secret. Vous êtes la fille, de par la loi, de Michel Duplessy. En réalité, Michel est pour vous un étranger, et c'est Frédéric qui est votre père. —Maintenant, supposez que ce secret, que Frédéric imagine être seul à connaître, soit révélé à Michel. Voyez-vous l'affroyable drame? —Oui! oui, si tout cela est vrai. —C'est... épouvantable. —Mon Dieu!... mon Dieu! Elle pencha sa tête pâle dans ses mains. Elle ne pleurait pas. Elle était trop terrifiée pour cela. Bien des choses lui étaient expliquées maintenant qui l'avaient frappée au courant de sa vie et dont elle ne s'était pas rendu compte. Certes, ces deux hommes l'aimaient également. Pourtant, que de fois elle avait surpris, pesant sur elle, l'ardent regard de Frédéric, tout chargé

d'une affection passionnée, prête à déborder en protestations, à s'exhaler en paroles. On eût dit qu'il se retenait dans ses étreintes, redoutant de laisser pénétrer son secret. Et cela était vrai, il lui fallait un effort pour se le point traîner. Oui, elle se rappelait maints détails dont elle avait éprouvé une émotion singulière. Mais tout à coup Frédéric s'arrêtait dans ses tendresses, redressait presque froid comme s'il avait eu honte de se laisser aller à ces emportements de passion. Son père... Frédéric était son père! Enfin, les sanglots jaillirent; elle étouffait. —La preuve, dit-elle à travers ses larmes et toute défaillante, la preuve! Et que Dieu vous pardonne, madame, si cette histoire est une infâme calomnie, car moi je ne vous pardonnerai jamais. —Vous en jugerez, mon enfant. Cécilia tira de son sein un paquet de lettres. —Le crime d'amour commis, dit-elle, Frédéric avait eu, et longtemps il resta sans donner de ses nouvelles à sa maîtresse. Votre mère lui écrivait chaque jour, comme si les lettres avaient dû lui parvenir. Ce sont ces lettres qui sont tombées entre mes mains. Elles sont assez explicites pour qu'aucun doute ne vous reste. —Qui me prouve que ces let-

tres sont bien de... de cette femme?... Elle n'osait dire sa mère! —Votre mère! Insista Cécilia. —Ma mère! dit Marie-Rose, dont les larmes redoublèrent. —M. Duplessy vous a-t-il jamais parlé d'elle? —Souvent... Il l'aimait, la vénérait... Et depuis vingt ans qu'elle est morte, son souvenir, son image, sa beauté, sont encore présents à ses yeux. Elle ajouta très bas: —Ce serait la mort pour lui que la révélation d'une pareille honte, la mort aussi sûre qu'un coup de poignard en plein cœur. Cécilia poursuivit: —M. Duplessy a dû conserver de sa femme tout ce qui l'intéressait, tout ce qui était d'elle... pareil à des reliques. —Oui... Il vit au milieu de cela, évoquant la chère disparue. —Vous devez connaître, dès lors, l'écriture de votre mère. —Je la connais. Cécilia lui présenta brusquement deux lettres. —Voyez, dit-elle, et lisez. Cécilia, je vous les abandonne et vous pourrez les relire autant que vous voudrez et en comparer soigneusement l'écriture afin de former votre certitude. Quant aux lettres, j'en ai pris copie. Cette copie, la voici, je vous la remettrais également. Mais les originaux de ces lettres restent en ma possession, jusqu'à ce que soit conclu le marché que

je vous ai proposé... et que rien ne puisse plus vous faire revenir sur votre résolution... c'est-à-dire... —C'est-à-dire?... —Jusqu'au lendemain de votre mariage. Bête, Marie-Rose saisit les deux lettres que la vieille lui tendait. On entendit se froisser les feuilles de papier, tant ses mains étaient agitées de frissons. Elle y jeta un regard éperdu. —Et malgré les larmes qui obscurcissaient ses yeux, elle put voir que Cécilia ne la trompait pas. —La même écriture! murmura-t-elle. Alors la vieille doucement répéta: —Lisez! Lisez, pour vous convaincre. II LA RÉVÉLATION. La première des deux lettres disait: —Oh! mon cher ami, pourquoi es-tu parti?... Puisque je t'aime... puisque je suis à toi?... Pourquoi si je essaye d'faire mon amour, sachant que tu ne pourrais échapper à celui qui brûle ton cœur?... Nous aurions trouvé quand même le bonheur dans votre crime... Et nous aurions été trop malheureux, impossibles à supporter... que notre faute a rendue a-